

# NOTES DE LECTURE

*Angelo Nobile :*  
« *Lettératura  
giovanile* »,  
*La Scuola Brescia,*  
*1990.*

Voici que nous arrive d'Italie un ouvrage important qui, sans négliger la qualité artistique des livres dont il parle, aborde les vrais problèmes de la littérature de jeunesse d'aujourd'hui, en utilisant les données les plus avancées des sciences humaines contemporaines : histoire, sociologie, psychologie, psychanalyse, dans une perspective qui est celle de l'Europe future. L'auteur est un criminologue de renom et est en même temps un fin connaisseur et un chercheur en matière de littérature de jeunesse, rattaché au centre de recherche de l'université de Gênes et à la fascinante et créative Bibliothèque Edmond de Amicis de la même ville.

Cette double expérience - celle du chercheur dans le secteur de l'art et celle du criminologue en contact avec tout le malheur du monde - se devine dans toutes les pages du livre et le rend passionnant comme une autobiographie indirecte et réussie. Nobile, très sensible à la qualité littéraire des œuvres dont il parle, est non moins attentif à l'influence qu'elles peuvent exercer sur la conscience encore malléable de l'enfant. Certes la fantaisie et la créativité d'un artiste sont toujours les bienvenues ; encore faut-il éviter de proposer à l'enfant, compte tenu de sa classe d'âge, des modèles qui risquent de le déstabiliser.

Le livre s'ouvre par un panorama sévère de la télévision italienne pour enfants qui pourrait bien s'appliquer à la plupart des programmes français : modèles stupides ou brutaux importés du Japon ou des USA, déjà amortis dans leurs pays et liés souvent à la promotion de jouets, programmes niais vendus clés en main, heures de fascination et de stupeur qui entraînent chez l'enfant passivité et perte du besoin de créer. Nobile fait remarquer qu'au contraire la lecture respecte le rythme de chacun et développe son esprit critique.

Lire, d'accord. Mais lire quoi ?

La littérature de jeunesse existe, elle est incontournable. Comment l'aborder ? Nobile n'évite aucun des problèmes que pose au navigateur ce continent nouveau et d'abord celui de sa dénomination. Littérature **pour** la jeunesse ? N'est-ce pas insister sur son statut de littérature **octroyée**, alors que ses plus grands succès ont été **choisis** par les enfants ? En Italie, heureusement le problème est moins sérieux que chez nous car l'adjectif **giovanile** appliqué à cette littérature reste dans le flou. Mais ce débat - apparemment scolastique - en cache un autre qui est capital. S'agit-il d'une **vraie littérature** ? Le fait qu'elle ait une influence, qu'elle soit formatrice, sert d'argument à certains pour la rattacher à la pédagogie, pour l'exclure du domaine de l'art, donc pour l'ignorer.

Exclusion profondément injuste. Dans une analyse lumineuse des divers genres de cette littérature, contes, fables, romans d'aventures

ou historiques, poésie, etc... Nobile montre que les registres de la littérature de jeunesse sont les mêmes que ceux de l'adulte, mais il y a des limites à respecter, des seuils à ne pas franchir, variables suivant l'âge, sans qu'il y ait veto ou censure, limites et seuils qui restent à apprécier par les intéressés, enfants, parents et éducateurs de chaque époque.

Autre remarquable étude : celle qui concerne le nouveau rôle de l'image, non seulement l'illustration qui éclaire et motive le jeune lecteur, mais aussi la bande dessinée, le dessin animé américain (remarquable analyse de la production de Walt Disney) et japonais. Nobile est aussi très documenté sur le théâtre pour enfants.

Ici un flash-back : Angelo Nobile se penche sur notre passé, nous offre une réévaluation de quelques grands classiques dans une perspective « moderne » que Perrault n'aurait pas désavouée : analyses tendres et cruelles de H.C. Andersen, Collodi, Lewis Carroll, Edmond de Amicis, Jules Verne. Combat passionnant entre les goûts esthétiques de l'homme de culture et les scrupules du criminologue. L'ouvrage s'achève par un panorama des courants de la littérature de jeunesse en Italie de 1945 à 1990, replacée, comme il convient, dans l'ensemble de la production européenne. Sur beaucoup de points, ces courants correspondent aux nôtres : pré-livres, livres de poche, renouvellement des sujets, qui essaient de poser les questions actuelles, renaissance et renouveau de l'illustration, livres interactifs etc. On trouvera dans ce livre des renseignements de première main sur les nouveaux grands classiques italiens encore trop peu connus en France, Rodari, Calvino, Azzi-Grimaldi, Argilli.

La conclusion, dense et féroce, s'indigne de l'absence ou de la rareté de critiques compétents dans les médias. Nobile souhaite une promotion du livre pour enfants qu'il considère comme un des meilleurs moyens de dialogue entre les générations. Pourquoi traiter en Cendrillon cette magnifique et exubérante littérature ? Ne serait-ce pas parce que l'enfant fait encore partie des exclus de notre société ?

Nobile est aussi l'auteur, dans un ouvrage collectif de grande qualité *Educare all'Europa Oggi*, Edition Japadre, Aquila, 1989, d'une étude sur la façon dont les récents manuels de l'école primaire italienne présentent les peuples et les pays européens : exclusions, préjugés offensants qui valent leur pesant de moutarde. L'auteur conclut avec sobriété que si l'on veut éviter, dans la future Europe et ailleurs, les malentendus et les conflits ethniques, mieux vaut tarir le mal à sa source et éviter à l'enfant nos préjugés et nos idées reçues.

Pédagogie ? Non. Ethique au sens le plus large du mot. Il ne faut pas

## **ÉTHIQUE OU PÉDAGOGIE ?**

***Pourquoi traiter  
en Cendrillon cette  
magnifique et  
exubérante littérature ?  
Ne serait-ce pas parce  
que l'enfant fait encore  
partie des exclus de  
notre société ?***

# NOTES DE LECTURE

*Un Victorien  
à redécouvrir :  
George MacDonald*

confondre cette perspective critique avec la critique sans perspective qui tranche et censure et dont le but avoué est d'imposer un « ordre moral » dépassé : sans exclusive, Nobile fait appel à notre bon sens, à notre désir de concertation. L'esprit critique et la volonté de vivre en paix s'apprennent, comme tout le reste.

Un livre à traduire d'urgence en français et qui trouvera sa place parmi les classiques de la réflexion sur la littérature de jeunesse, de Paul Hazard et d'Hélène Gratiot Alphanodéry à Claude-Anne Parmegiani, à Jean Perrot et Michel Serres.

Marc Soriano

Les nombreux travaux publiés sur l'auteur des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* ont quelque peu éclipsé l'autre « grand victorien » de la littérature de jeunesse, à qui nous devons, peut-être, la publication même du premier livre de l'humoriste - du moins, si nous en croyons les allégations de Greville MacDonald, fils du romancier : c'est, en effet, « la famille MacDonald » qui a joué le rôle de « catalyseur » encourageant Carroll à mener à bien une œuvre qui n'avait pas l'approbation des Lidell, les parents d'Alice. Carroll, sans doute, était vivement attiré par un groupe surprenant qu'il venait fréquemment photographier, comme le montre une entrée de son journal du 30 juillet 1863 : « J'ai maintenant fait tous les MacDonald... », écrivait-il. Il trouvait là une abondante moisson d'images : MacDonald avait déjà six enfants à cette date, et, plus tard, n'en compterait pas moins de onze - dont deux adoptés ! une troupe nombreuse sur qui exercer des talents de conteur, dont surgirait *La princesse et le goblin* et bien d'autres récits...

Ces renseignements, nous les obtenons de l'introduction de *The Princess and the Goblin* et de *The Princess and Curdie*, de nouveau récemment publiés par The World's Classics, Oxford, dans une édition critique de Roderik McGillis, spécialiste de littérature de jeunesse de l'université de Calgary. Édition précise, documentée, accompagnée d'une bibliographie remise à jour et d'une brève biographie qui situe l'écrivain - ancien pasteur calviniste réformé, parce qu'il croyait à la résurrection des animaux ! - dans son temps. Un texte qui nous rappelle aussi que l'avant-dernière édition française du premier roman remonte à celle de 1951, publiée sous le titre *La princesse et les gnomes* par les éditions Didier, version illustrée par Robert Génicot et qui est la traduction d'une version anglaise abrégée de Longworth Chambrun. En France, si l'on excepte la ten-

tative brève et limitée des éditions Bordas qui ont publié successivement les traductions des *Contes du jour et de la nuit* (1980), de *La clef d'or* (1981) et de *Le cœur du géant* (1981), tous traduits par Pierre Leyris, l'intérêt des adultes pour cette œuvre n'a jamais été bien grand, et la publication de *La princesse et le Goblin* par les éditions Sang de la Terre en 1988 n'a pas correspondu à un regain de curiosité à son égard.

C'est bien dommage, car, malgré le caractère « sucré » des illustrations de M.C. Monchaux avec leur vision stéréotypée du « bel enfant » qui rend mal le point de vue plus équilibré de MacDonald (quand on a tant d'enfants, comment ne pas moins aduler l'unique ?), cette traduction est précise : elle suit le texte fidèlement et n'en rajoute pas trop dans le sens de l'illustratrice. On remarquera néanmoins que la formule « to exult over their darling » (p.88), montrant la joie de la domesticité lorsque Irène est retrouvée, est traduite par « pour se réjouir du retour de leur idole » (p.135) ; il y a là une emphase qui force le ton du texte original que rendrait très bien un terme plus mesuré, comme « leur protégée » ou « leur chère enfant ». Pour en revenir à l'œuvre de MacDonald, qui a été publiée de novembre 1870 à juin 1871 et non pas écrite en 1872, comme l'indique l'édition française, c'est-à-dire au moment où Lewis Carroll travaillait à *De l'autre côté du miroir*, ce récit éclaire bien ce que l'on a appelé « l'âge d'or » de la littérature destinée aux enfants en Angleterre. H.G. Wells, G.K. Chesterton, J.R.R. Tolkien, C.S. Lewis l'ont bien senti, eux qui appréciaient hautement MacDonald. Aussi nous pouvons nous demander quel est l'apport spécifique d'un romancier et poète dont Maurice Sendak a montré l'importance avec les illustrations réalisées par Arthur Hughes pour *At the Back of the North Wind* (première édition, 1871), influençant directement la conception de *Quand Papa était loin ?*

D'abord, nous rappelle R. McGillis, nous avons affaire à un écrivain qui, selon sa propre formule « n'écrivait pas pour les enfants, mais pour ceux qui en ont l'esprit (« the childlike »), qu'ils aient cinq, cinquante ou soixante quinze ans » et dont les livres se conforment au canon majeur avancé par C.S. Lewis, selon lequel « un récit pour enfants que seuls les enfants aiment lire est un mauvais récit pour enfants »...

Son flair pour ce genre d'œuvres, George MacDonald devait le mettre à l'épreuve en devenant en 1870 et pour sept ans le rédacteur de *Good Words for the Young* (où *La Princesse et le goblin* parut), magazine par lequel il put étendre le goût des enfants victoriens pour le merveilleux. Influencé par Novalis et par l'imaginaire de la culture allemande, George MacDonald a contribué à créer un genre

**« Un récit pour enfants que seuls les enfants aiment lire est un mauvais récit pour enfants »...**

# NOTES DE LECTURE

de livres proches des intérêts et de la « nature » des enfants, marquant nettement les limites entre une littérature d'information (ou d'endoctrinement) et une littérature d'imagination. En ce sens, comme Lewis Carroll et Stevenson, il a partagé l'esprit d'une époque caractérisée par la diffusion des idées de Froebel sur le jeu, expression parfaite de la nature supposée de l'enfant. Dans son essai *L'imagination fantastique* (1895), MacDonald annonce les interventions critiques d'un Tolkien et, à l'époque d'Andrew Lang, le collecteur des contes populaires anglais, compare le conte idéal à une « sonate qui, comme la Nature, engendre la rêverie, provoque la Pensée » (cité par McGillis, p. XV). Cette retombée du Romantisme qui mise à la fois sur l'expression des « secrets » de l'enfance, représentant parfait de la « cérébration inconsciente », et sur une forme d'écriture « ouverte » (« la fin sans fin » est le titre significatif d'un de ses textes touchant ces problèmes) a certainement fait de lui l'initiateur d'une littérature de fantaisie dont Lewis Carroll n'a pas le privilège.

Ainsi l'éclipse de George MacDonald en France m'intrigue d'autant plus qu'à mes yeux, l'écriture de *La Princesse et le Goblin* représente quatre points forts pour une étude de la littérature anglaise pour la jeunesse. D'abord, ce conte romancé révèle un art du chapitre bref tout à fait remarquable pour qui cherche à morceler les lectures du soir en famille avant le coucher des enfants. Ensuite, il offre avec ses escaliers et ses couloirs tournant à l'infini, avec son interrogation constante sur la limite qui oppose le rêve à la réalité, avec son jeu sur les bijoux familiaux caractéristiques de la saga (comme le précise André Jolles dans *Formes simples*, Coll. Poétique, Seuil, 1970), un exemple de fiction propre à saisir les imaginations. Surtout, c'est le naturel dont fait preuve le conteur qui croyait à la réincarnation des animaux qui surprend agréablement par « l'inquiétante étrangeté » presque évidente de ses goblins et de leurs créatures. Nous sommes déjà dans l'univers de Tolkien et Curdie est la version noble de Bilbo le Hobbit dans ses démêlés avec les monstres du sous-sol dont l'un porte un nom qui rappelle le Gollum : le même grouillement et la même violence implacable, mais sans arrière-pensée les habitent. Enfin, l'originalité de MacDonald, par rapport à celle de Carroll, est d'être celle d'un homme qui a pu approcher, sans culpabilité et sans encourir l'ire parentale, l'univers des enfants réservé aux femmes. Il fallait être soi-même père de famille participant aux soins corporels de l'enfance pour écrire le chapitre sur le bain d'Irène (Irène est aussi le prénom de l'une des filles, cinquième enfant de la famille, du romancier), dans lequel la

« phorie » appartient autant aux souvenirs heureux de l'enfance qu'à l'observation de l'adulte :

*« Combien de temps resta-t-elle dans l'eau, elle ne le savait pas. Cela lui sembla être très long, non pas lassant, mais agréable. Mais finalement, elle se sentit saisir par les belles mains, et, à travers les clapotis de l'eau, elle se sentit élevée (on traduirait plutôt « enlevée de l'eau clapotante ») et ramenée dans la belle chambre. La dame la porta près du feu, l'installa sur ses genoux et la sécha tendrement avec la plus douce des serviettes. C'était tellement différent du séchage de Lootie ! »* (p.190).

On voit que MacDonald ne manque pas d'une certaine sensualité qui contredit les idées admises sur l'austérité victorienne : ses livres qui n'échappent pas parfois à une naïveté et à un moralisme évidents (mais pas plus que ceux de la Comtesse de Ségur !) seraient-ils oubliés, non parce que les enfants ne lisent plus (il faut admettre, toutefois, qu'en Angleterre même, MacDonald, réputé « difficile », touche des jeunes lecteurs plus âgés qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, comme Jules Verne), mais parce que les adultes médiateurs font défaut pour les introduire ? La qualité « mythopoétique » de sa production relevée par C.S. Lewis, ne nous toucherait-elle plus, banalisée, comme elle l'est, par des romanciers plus récents, par Tolkien et par C.S. Lewis, lui-même ? MacDonald aurait-il simplement vieilli et faudrait-il le retranscrire dans un nouveau langage, comme les éditions Nathan remodelent leurs Contes et légendes pour les enfants de la télévision ? Eternel dilemme de l'adaptation ou de la traduction. Alors, peut-être, afin de vérifier, tournons nous vers ses textes et attendons une traduction complète et soignée du deuxième volume, ainsi que - l'utopie est-elle admise ? - celle de l'édition critique de Roderick McGillis. Quel éditeur courageux tentera l'entreprise ?

Jean Perrot



*Irene MacDonald*, in : Lewis Carroll,  
photographe Victorien, Chêne/F.M. Ricci